

Jarid Arraes

DANDARA ET LES ESCLAVES LIBRES

Traduit du brésilien
par Paula Anacaona



ANACAONA
EDITIONS

QUELQUES MOTS D'INTRODUCTION

Par Paula Anacaona

Les premiers Noirs d'Afrique furent déportés comme esclaves au Brésil à partir des années 1540. L'esclavage perdurera jusqu'en 1888, le Brésil étant le dernier pays des Amériques à l'abolir.

Cependant, au Brésil et dans tous les pays des Amériques pratiquant l'esclavage, il y a toujours eu une résistance des Noirs à l'exploitation et à l'oppression – permanence des cultes religieux et des coutumes d'origines africaines, fugues et rébellions individuelles ou collectives, achat de liberté grâce aux lettres d'affranchissement, jusqu'au suicide, preuve du désespoir individuel ultime.

Le roman que vous allez lire se passe dans les années 1680-1695, à l'époque où le plus grand chef du quilombo¹ de Palmares, Zumbi, divise le pouvoir avec sa compagne, la guerrière Dandara – un personnage peu connu de l'histoire brésilienne, mais non moins admirable...

1 Communauté d'esclaves fugitifs (« esclaves marrons ») au Brésil.

Le quilombo de Palmares est mythique car il a tenu en échec pendant près d'un siècle les expéditions militaires hollandaises et portugaises. Il s'agit donc de la révolte d'esclaves la plus longue de l'Histoire – à titre de comparaison, la révolte de Spartacus dura dix-huit mois. Aujourd'hui, Zumbi est devenu le symbole du mouvement Noir au Brésil – et le jour de sa mort, 20 novembre, est proclamé Journée de la conscience Noire.

□ □ □

On a trace de l'existence du quilombo de Palmares dès 1597, dans la capitainerie¹ du Pernambouc, plus précisément dans la chaîne montagneuse de la Barriga (aujourd'hui dans l'État d'Alagoas). C'est une région d'accès difficile, à la végétation dense et hostile, avec de nombreux marais infestés de moustiques – mais avec aussi des terres fertiles et de nombreuses rivières. Un lieu de refuge idéal pour les esclaves en fuite...

On pense que le nom Palmares vient de la très grande quantité de palmiers présents dans la région, et de l'importance cruciale de cet arbre. Depuis l'écorce en

passant par le bois, les palmes et les fruits, tout s'utilise. Les Palmarinos s'en servaient pour la construction des huttes et des toits ; ils mangeaient les fruits et faisaient macérer les feuilles pour en faire de l'alcool ; ils en extraient de l'huile pour l'alimentation et l'éclairage, entre autres utilités.

Palmares s'est développé au fil des ans, gonflé par l'afflux d'esclaves s'enfuyant des plantations de canne à sucre de la région. Le camp rudimentaire des débuts se transforma en une communauté très organisée rassemblant 11 villages (appelés *mocambos*), interdépendants sur le plan économique et militaire. Politiquement, Palmares était gouverné par un roi.

On estime qu'à son apogée, Palmares rassemblait entre 20 000 et 30 000 ex-esclaves rebelles. Le principal *mocambo*, appelé Cerca Real do Macaco, regroupait probablement 6 000 habitants – chiffre qu'il faut comparer à la population de la ville de Rio de Janeiro de l'époque, 7 000 habitants. On peut donc comprendre le danger que représentait cet État Noir indépendant pour le Brésil et les Amériques...

À la différence des grandes plantations coloniales, caractérisées par la monoculture, l'économie de Palmares était très diversifiée. Les habitants pratiquaient la chasse, la pêche, la cueillette et l'agriculture, et travaillaient le fer et la vannerie. Ils étaient totalement indépendants, et utilisaient leurs excédents agricoles pour commercer avec

¹ À l'époque coloniale, la Couronne Portugaise délégua à des particuliers (des membres de la petite noblesse du Portugal, appelés les « bénéficiaires ») la tâche de coloniser et d'exploiter le Brésil. Cela lui permettait d'occuper ces terres immenses sans mobiliser de ressources financières de sa part. En 1534-1536, le Brésil fut ainsi divisé en quinze capitaineries. Ce système de transmission héréditaire fut abandonné en 1759.

les petits paysans ou commerçants de la région, auprès desquels ils se ravitaillaient en sel, armes à feu, poudre ou tissu. Extrêmement bien organisé, leur réseau de compllicités dans la région leur permettait de s'approvisionner et d'être informés.

Les esclaves fugitifs de Palmares (ainsi que les hommes et femmes nés au quilombo, donc nés libres) vivaient en liberté et semaient la terreur dans la région, adoptant une véritable tactique de guérilla. Ils pillaient les entrepôts, volaient du bétail, incendiaient des propriétés agricoles – et surtout, fait hautement symbolique, libéraient leurs frères et sœurs dans des razzias qui auraient touché plus de 60 plantations de canne à sucre. Il n'en fallait pas plus pour créer le mythe de Palmares, premier royaume Noir hors d'Afrique.

La première expédition militaire contre Palmares eut lieu dès 1602. Mais la guerre entre les Hollandais et les Portugais – pour la conquête de ce pays aux dimensions immenses et aux richesses prometteuses – désorganisa la colonie et favorisait la fuite d'esclaves, les deux grandes puissances européennes ayant d'autres priorités. En 1654, les Hollandais furent définitivement expulsés du Brésil : les maîtres de plantation portugais purent alors récupérer l'hégémonie sur le sucre, ce produit précieux, base de l'économie colonialiste. Ayant investi dans l'achat d'esclaves pour augmenter la production, ils exigèrent du gouverneur de la Capitainerie du Pernambouc de mettre

fin aux attaques des rebelles qui leur volaient leurs esclaves et leurs armes.

Les expéditions punitives des colons et de l'armée portugaise se multiplièrent contre Palmares, et les décennies suivantes furent marquées par une guerre perpétuelle entre colons et habitants des quilombos, qui tournait plutôt à l'avantage des Noirs rebelles. Palmares était de mieux en mieux protégé grâce à un système avancé de protection militaire avec des palissades, des fosses, etc., qui fortifiait efficacement les villages. En outre, grâce à un réseau d'espions et de sentinelles, les Palmarinos réussissaient à être prévenus de l'arrivée des soldats : ceux-ci, après des semaines de marche dans la jungle, trouvaient souvent les villages désertés.

En 1678, Ganga-Zumba, grand roi de Palmares (et prédécesseur de Zumbi) signa un traité de paix accordant une certaine autonomie au territoire de Palmares en échange d'une loyauté envers la Couronne. Mais l'accord fut finalement rejeté par les Palmarinos et la guerre reprit de plus belle. Cette fois, à l'avantage des Portugais...

Enfin, en 1695, le quilombo de Palmares – désormais dirigé par Zumbi et Dandara – fut attaqué par six canons et quasiment entièrement détruit sous le commandement de l'explorateur Domingos Jorge Velho. Zumbi en réchappa de peu, mais fut trahi et capturé quelques mois plus tard le 20 novembre 1695. Sa tête empalée fut exposée sur la place principale de Recife, la capitale de

la région, pour terroriser la population et dissuader quiconque de marronner.

Après cette défaite, quelques villages issus de Palmares continuèrent à subsister çà et là, sans jamais réussir à retrouver l'unité et la gloire d'antan. Dix ans plus tard, il ne restait plus rien du quilombo de Palmares.

Dandara, elle, avait juré qu'elle ne serait jamais esclave. Voici sa vie.

PRÉFACE

par Jarid Arraes

En novembre 2014, à l'occasion de la Journée de la Conscience Noire¹, j'ai écrit dans ma rubrique « Questions de genre » de la revue *Forum* un article intitulé « Connaissez-vous Dandara dos Palmares ? » L'objectif était pour moi de dénoncer et de questionner le machisme et le racisme brésiliens, à cause desquels des héroïnes comme Dandara sont systématiquement oubliées de l'Histoire.

Les Brésiliens connaissent en général Zumbi, le chef du quilombo de Palmares, à qui l'on rend hommage le 20 novembre, mais Dandara est toujours oubliée et ignorée.

J'ai passé de nombreuses années à l'école, au lycée, à l'université sans jamais entendre parler de Dandara. La première fois, ce fut lors d'un débat, alors que j'étais déjà adulte. Piquée par la curiosité, j'ai ressenti le besoin

¹ Célébrée symboliquement le 20 novembre, jour de la mort du chef Zumbi, pour reconnaître la contribution des Afro-Brésiliens dans l'histoire brésilienne.

de connaître des femmes Noires qui pourraient me servir d'inspiration, et de miroir.

En décidant de faire des recherches sur cette guerrière, j'ai vite constaté l'absence et la difficulté d'accès des documents à son sujet.

On trouve sur Internet quelques articles qui parlent de Dandara – la plupart du temps sur les sites des mouvements Noirs et/ou féministes – mais les informations sont peu nombreuses. Un des rares fait avéré sur Dandara est qu'elle a été l'une des cheffes du quilombo de Palmares, qu'elle a été la compagne de Zumbi, et qu'elle n'acceptait pas le rôle féminin imposé par la société de l'époque. Personne ne sait trop où elle est née ni quand elle est morte. La légende affirme que, plutôt que d'être capturée au moment de l'assaut final contre Palmares, Dandara choisit de se jeter du haut d'un rocher, préférant ainsi la mort à l'esclavage.

Il existe de réelles controverses quant à l'existence même de Dandara. Certains chercheurs affirment qu'on la confond avec d'autres chefs de quilombos. Après l'article de *Forum*, de nombreux lecteurs m'écrivirent, sceptiques, m'affirmant que Dandara n'était qu'une légende.

En lisant ces commentaires, je restai pensive – et ennuyée en même temps. Je pensais à l'époque – et je le pense toujours – que si Dandara n'est pas dûment enregistrée dans l'historiographie brésilienne, le machisme et le racisme si présents dans notre culture y sont

certainement pour quelque chose. J'ai alors décidé de confronter cette idée de « légende » comme une provocation – et une opportunité. Je me suis dit : si Dandara est une légende, quelqu'un doit l'écrire¹ ! Et c'est ainsi que j'ai décidé d'écrire un livre de fiction, inspiré d'une partie de l'histoire du Brésil et de ce que l'on sait de cette cheffe de quilombo.

Pour écrire *Dandara et les esclaves libres*, j'ai apporté quelques éléments de *fantasy* – mon genre littéraire de prédilection – et j'ai cherché à valoriser les religions d'origine africaine, en faisant d'Iansá la créatrice de Dandara. J'ai donc pris la liberté d'inventer cette naissance poétique et mystérieuse, qui peut se justifier par notre absence d'informations sur la naissance de Dandara – puisque personne ne sait avec précision où elle est née et comment elle est arrivée à Palmares. C'était donc l'occasion parfaite pour insérer une narration à caractère légendaire et magique.

J'ai choisi Iansá pour être la mère de Dandara car, parmi tous les *orixas*² féminins, c'est elle qui représente le mieux une cheffe de quilombo, comme l'a été Dandara. Iansá est l'*orixa* des tempêtes et du vent, toujours représentée avec des épées, et qui pénètre sur des terrains souvent considérés comme masculins. Sa forte personnalité en faisait la mère parfaite pour Dandara qui, grâce à

1 Le titre original du livre est « Les légendes de Dandara ».

2 Divinités originaires d'Afrique qui représentent les forces de la nature.

cette filiation, porterait ainsi avec elle les qualités de sa mère-*orixa*.

Outre les religions d'origine africaine, j'ai également donné des noms africains aux personnages. Lorsque les Noirs étaient déportés au Brésil, une des violences qui leur était faite était le changement de leurs noms, qui étaient échangés contre des prénoms chrétiens comme José ou Luiza, par exemple. En outre, les esclaves recevaient le nom de famille des maîtres qui étaient leurs « propriétaires ». Mes amis dont la famille est d'origine européenne ont des noms qui ont été préservés : ils savent d'où ils viennent, quelles étaient les coutumes de leurs ancêtres, leurs fêtes, leurs traditions. Alors que moi, dont une partie de l'arbre généalogique vient d'Afrique, je n'ai aucune idée de l'origine de mes ancêtres. Je sais seulement qu'ils ont été enlevés du continent africain et déportés ici de façon cruelle, barbare et inhumaine.

J'ai donc dû me résigner à ce nom de famille d'origine européenne, mais je passerai ma vie à essayer de revivre mon ancestralité. Par mes histoires et poésies en *cordel*¹, et aujourd'hui ce livre, j'essaie de contribuer avec quelques petites pièces à cet immense puzzle qu'est la diaspora Afro. C'est pour cela que j'ai choisi des noms d'origine africaine pleins de sens pour mes personnages.

La Dandara que j'ai imaginée, et que j'aimerais que tout le monde connaisse, est une femme qui brise les idées reçues sur le corps d'une guerrière. Dandara a la peau sombre et les cheveux crépus. Elle porte une arme spéciale : l'*akofena*, ce poignard recourbé, qui symbolise le courage et l'héroïsme de la guerrière.

J'espère que vous tous, lectrices et lecteurs, aurez ensuite envie de faire des recherches sur l'univers de ce livre : l'*akofena*, les *orixas*, les noms africains et bien sûr l'histoire du quilombo de Palmares. J'espère que cette histoire que j'ai écrite vous donnera envie d'en savoir plus sur la population Noire brésilienne – ses origines, ses victoires, ses luttes.

Enfin, j'offre ce livre en toute humilité à Dandara dos Palmares et à sa mémoire, qui vit, palpite, pleine d'énergie, en mouvement. Légende ou réalité, son histoire est authentique. Elle nous inspire, nous renforce et ne pourra jamais être éteinte.

Dandara est vivante !

1 Style de poésie populaire, basée sur les histoires traditionnelles orales.

Aux héroïnes du passé, pour rendre le présent possible

1.

LA NAISSANCE DE DANDARA

Pointillé de nuages immobiles, le ciel de tout un continent était silencieux, isolé entre deuil et incrédulité. La torpeur de cet après-midi-là semblait symboliser la tristesse énorme que sentait l'Afrique, consumée par le sentiment de perte qui l'étouffait. Abattue, l'Afrique refusait désormais de parler aux *orixas*¹. Le continent leur en voulait de ne pas les protéger.

Les *orixas* sentaient la douleur de l'Afrique. Ils essayaient malgré tout de prendre soin d'elle du mieux qu'ils pouvaient, et tentaient de préserver l'harmonie entre les humains et la nature. Mais ils voyaient bien que rien ne se passait plus comme avant : les fleuves avaient perdu de leur puissance, les plantes avaient perdu de leur vigueur, et les humains semblaient uniquement survivre – oubliant les liens qui les unissaient

1 Divinités qui représentent les forces de la nature.

entre eux, les relations avec les autres espèces et familles d'animaux...

« Comment rendre l'équilibre à nos enfants d'Afrique ? » se demandaient les *orixas*. Ils se sentaient coupables, tout en sachant qu'ils ne pouvaient être tenus responsables des événements passés. Dans leurs batailles, leurs victoires et leurs défaites, les humains avaient été pervertis, ils semblaient devenus fous.

Les conséquences étaient réelles dans le cercle de la vie où chaque action génère une réaction et modifie le destin de tous. Comment expliquer la tragédie qui frappait le continent africain ? Iansá¹ passait de longs moments à y réfléchir. Elle revoyait les scènes du passé, les millions d'enfants embarqués de force, comme des marchandises, sur des navires provenant de pays lointains. Elle avait lu la souffrance sur leurs visages. Sur les flots, elle avait accompagné chaque moment de torture. Elle avait fermé les yeux lorsque des corps étaient jetés à la mer, sans savoir ce qui la blessait le plus : le destin de ceux qui survivaient dans les cales des navires, soumis à des conditions de vie dégradantes, ou l'absence de sépulture de ceux qui décédaient sur le chemin et étaient vulgairement jetés, sans rituel et sans respect.

De temps en temps, la rage prenait possession de Iansá et elle explosait en tempêtes, éclairs et ouragans. Elle

criait et sentait son corps se dilacérer sous l'effet de la colère. Elle avait beau retourner le problème sous tous les angles pour trouver une solution à cette situation, elle n'arrivait pas à choisir une stratégie ou une action qui rende espoir à la terre africaine.

Elle voyageait dans le temps et se remémorait le rôle de chacun dans cette page de l'histoire. Les hommes qui étaient arrivés en Afrique dans leurs navires – leurs vêtements différents, leurs bijoux curieux, leur peau claire. Elle avait compris qu'ils avaient une apparence différente car ils venaient d'autres continents où ils priaient d'autres dieux. Mais leurs motivations restaient mystérieuses – et surtout pourquoi la différence de couleur de peau réveillait chez eux autant de cruautés. La haine et le mépris avaient pris possession de leurs cœurs et agissaient comme des herbes empoisonnant leur esprit. « Ils se croient supérieurs ! » avait-elle conclu, étonnée. Elle n'avait jamais vu ou senti quelque chose de la sorte, pas même quand des peuples ennemis se battaient en Afrique.

□ □ □

En cet après-midi-là, tous les *orixas* réfléchissaient avec Iansá à une façon de changer le destin du continent et de rendre le désir de vie à ses enfants.

1 Déesse des vents, des éclairs et des tempêtes.

– Nous devons trouver une solution ! dit Oxum¹ avec détermination.

Les *orixas* étaient réunis depuis plusieurs jours, se lamentant devant la situation apathique de l’Afrique. Oxum pleurait amèrement, regrettant que ses enfants aient été enlevés de leur foyer, blessée par les routes du hasard et du destin qui avaient fait pleuvoir tant de malheurs sur l’Afrique. Ses larmes coulaient, abondantes, comme son amour pour le continent.

– Quelqu’un a-t-il une suggestion ? insista-t-elle.

– Je forgerai des épées et des armes pour aller à la guerre ! répondit Ogum avec emphase.

– Nous ne pouvons pas interférer de la sorte, ajouta Naná avec sagesse.

– Je peux déchaîner la mer et engloutir cette terre, suggéra Iemanjá.

– Penses-tu aux vies innocentes qui seront perdues ?

Les *orixas* se turent. Quelle que soit l’alternative choisie, ils ne pouvaient pas oublier leurs principes et le respect de l’objectif suprême : leurs enfants étaient libres.

– Iansá, as-tu une autre idée ? demanda Xangô.

Iansá, concentrée, avait les poings fermés. Elle fouillait dans sa mémoire, à la recherche de pistes pour agir. Elle devait trouver une solution puissante et définitive :

¹ Déesse des eaux douces, des rivières et des cascades et par extension de l’amour, de la beauté et de la sensualité.

l’Afrique ne supporterait pas une autre déception.

– Je vois des hommes qui agissent guidés par la haine, la cupidité et la domination... » dit Iansá tout en réfléchissant, avant d’être traversée par un éclair de lucidité : « Ce sont des hommes ! Des hommes pâles, des hommes aux habits différents, des hommes qui prennent les armes et commandent les navires... Des hommes, comprenez-vous ? »

Xangô comprit où Iansá voulait en venir et ne put retenir un sourire. Celle-ci continua :

– Je vais créer une guerrière, fille de mon être, qui libèrera ses frères et sœurs !

□ □ □

L’après-midi tombait lorsqu’Iansá se dirigea vers le point le plus haut du firmament. Fendant rapidement l’air de son épée, le ciel devant elle se divisait en blocs de nuages colorés, teintant le ciel de tons rosés et rouges. Iansá était heureuse, convaincue de la solidité de son plan.

Elle avait réfléchi longuement à tout. Elle ne pouvait pas utiliser ses propres armes et agir elle-même pour changer le cours de l’histoire des êtres humains, mais elle pouvait créer une femme aussi forte qu’elle. Une femme qui aimerait son peuple et lutterait pour sa liberté, une femme dont l’épée serait l’intime compagne et l’extension de son bras. Une femme au caractère combatif, à la

fureur rebelle. « Une fille de mon être », imaginait-elle, heureuse.

Elle convoqua les nuages et les vents pour composer sa création. Canalisant tous ses sentiments, elle fit se rencontrer la révolte et la rage avec la passion et la volonté brute, pour créer une femme qui ne connaîtrait pas la peur. « Ma fille sera une extension de moi » se répétait-elle tout en bougeant les bras, orchestrant la tempête qui se formait autour d'elle, prête à exploser.

L'orage éclata brusquement. La nature gronda, le vent dansa en tourbillons et en spirales rosés, sombres et dangereux. Des éclairs jaillirent de l'épée d'Iansá, pulsant comme la respiration d'une femme en train d'accoucher, jusqu'à ce qu'enfin surgisse dans ses bras un bébé aux yeux expressifs.

– Tu t'appelleras Dandara et tu libèreras tes frères et sœurs, dit Iansá en regardant la petite avec tendresse.

L'espoir était revenu. Iansá dansait avec Dandara dans les bras. Ses mouvements magiques remuaient des vagues d'air chaud dans toutes les directions. En Afrique, des tempêtes se levaient dans toutes les régions, annonçant le début d'une nouvelle ère et le début de nouveaux chemins. Les animaux s'ébrouaient, sentant leurs instincts se réveiller. L'Afrique était de nouveau vivante, éveillée, les yeux bien ouverts. La danse d'Iansá avec sa fille nouvelle-née initia des festivités glorieuses, qui durèrent plusieurs jours sans interruption.

□ □ □

Dandara traversa l'océan dans les bras d'Iansá et arriva sur ce nouveau continent où les enfants d'Afrique avaient été emmenés de force. Pour elle, encore bébé, tout était nouveau, fantastique. Elle ne parlait pas encore, mais regardait attentivement tous les détails de la nature et se sentait protégée dans les bras de sa mère.

Sur ce nouveau continent, Iansá décida d'explorer la nuit et les forêts pour comprendre ce qui se passait et, ainsi, pouvoir réfléchir à la meilleure façon dont mettre en œuvre ses projets. Alors qu'elle observait les terres du haut d'une montagne, elle vit une femme à la peau sombre, courant à toutes jambes dans la forêt. Derrière elle, des hommes pâles montés sur des chevaux, une torche à la main, crièrent :

– Reviens ici, maudite esclave !

Le mot « esclave » fit sursauter l'impulsive Iansá. Elle était sur le point d'ordonner à la foudre de tomber sur la région, lorsque quelque chose attira son attention : la fugitive se dirigeait vers une sorte de refuge, une zone où les fils et les filles d'Afrique étaient réunis... C'était un quilombo¹.

Iansá descendit vers le chemin que parcourait la femme. D'un geste, elle fit tomber la foudre sur la forêt, provoquant un incendie gigantesque qui se propagea ra-

1 Communauté d'esclaves fugitifs (« esclaves marrons ») au Brésil.

pidement de part et d'autre du sentier.

Surprise, la fugitive s'arrêta quelques secondes, incrédule, et regarda le chemin qui s'ouvrait devant elle, entre les arbres en flammes – alors que tout autour les plantes, les troncs, les feuilles étaient dévorés par des flammes ardentes. « Je n'ai pas le choix », se dit-elle.

Ses pieds nus, blessés par les pierres et les épines, semblaient voler. Même si toute la forêt brûlait, consumée par cet incendie mystérieux, la femme sentait à peine la chaleur. Elle était étrangement sûre d'elle et avançait, suivant le chemin tracé par Iansá, comprenant qu'il ne s'agissait pas d'un hasard. Quelqu'un voulait qu'elle emprunte ce sentier.

– Dandara, ma fille, que le courage ne te quitte jamais, dit Iansá avec émotion, en caressant le visage joufflu de sa plus belle création.

Elle posa l'enfant par terre, sur des feuilles de bananier. Les petites mains de Dandara se tendirent pour essayer d'attraper sa mère, mais celle-ci s'éloigna doucement.

Ce n'était pas un adieu, car Iansá savait qu'elle accompagnerait toujours sa fille pendant les étapes de sa vie, et qu'elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour qu'elle devienne une guerrière redoutable, délivrant ses frères et sœurs de la tyrannie de l'esclavage.

L'*orixa* des vents et de la foudre décida qu'en cas de nécessité, Dandara pourrait manifester une fraction

de son pouvoir surnaturel. Ainsi, la future guerrière se souviendrait de la présence constante de sa mère et n'oublierait jamais sa mission.

2. LA GUÉRISON DE BAYÔ

Dandara nourrissait pour Palmares un attachement qui s'intensifiait avec les années. Les racines qu'elle avait créées dans le quilombo s'étendaient et atteignaient chaque recoin du camp.

Elle connaissait tous les Palmarinos par leur nom. Elle aimait écouter leurs histoires, que ce soit celle de leur fuite ou celle de leur quotidien. Elle connaissait tous les habitants autant que le quilombo, les champs et les zones sûres pour chasser.

Le matin, la fillette restait allongée sur sa natte, à imaginer sa journée, laissant Bayô l'appeler plusieurs fois avant de se lever. Elle adorait rêvasser ainsi, oubliant, ou du moins retardant, les tâches domestiques qui l'attendaient et qu'elle était forcée d'accomplir.

Parmi toutes ces tâches, la cuisine était pour elle la plus fastidieuse. Dandara détestait l'odeur des aliments sur le feu, et surtout le caractère prévisible des repas. « Il